

MICHEL DELARCHE

# DANS LE LAC BLEU

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-866-0

Dépôt légal : novembre 2025

*Cuando faltes tú  
en el lago azul,  
mi quimera gris  
buscará tu amor.*

*Quand tu ne seras plus là  
dans le lac bleu,  
ma chimère grise  
cherchera ton amour.*

« En el tango azul » (1959)  
(musique de Roberto Rufino, paroles d'Alejandro Romy)



# 1

J'avais vidé l'armoire en cinq minutes, plié mes deux costumes de rechange dans la petite valise qui avait accompagné mes va-et-vient entre la capitale et cette banlieue. Le reste tenait dans le gros sac de voyage que j'avais, depuis le début, laissé au fond de l'armoire en prévision de ce jour-là.

Après mon petit déjeuner, j'avais aidé ma vieille logeuse à défaire le lit, à plier les draps et les couvertures et à réarranger les meubles dans la chambre.

Elle était arrivée du fond du couloir en trotinant, les bras encombrés de toutes les affaires qu'elle avait retirées le jour de mon installation : un puma en peluche, un diplôme technique avec un sceau accroché à un ruban rouge un peu passé, une photo sous verre d'un jeune homme en uniforme, et une autre photo, dans un cadre rond, qui montrait le même garçon entouré de ses copains, tous avec un verre de bière à la main et des sourires de gars de vingt ans contemplant l'avenir grand ouvert devant eux.

Ce garçon que je n'ai connu qu'à travers ce que m'en a dit sa mère au fil des mois m'aura imposé, à l'instant où je laissais sa chambre derrière moi, le poids de son regard et l'amertume de son destin en noir et blanc.

Un de ces héros sans restriction, sans mélange, trop jeune pour les bas compromis ou les hautes trahisons, et qui n'avait rien demandé, et surtout pas d'aller crever à vingt ans, là-bas tout au sud, si loin de sa mère, sous la pluie dure de Port Stanley.

Mais lui, il ne fait pas partie de cette histoire que j'ai traversée comme un rêve, et donc il n'en sera plus question dans ce récit...

Dans l'appartement de ma logeuse, aucune photo de son mari, qui avait quitté la ville quelques mois après le décès de son garçon. *Pas un méchant homme, vous savez, monsieur le commissaire, mais la perte de son fils unique, vous comprenez, ça l'avait tout détraqué à l'intérieur. Il ne me parlait presque plus et puis un jour, comme ça, il a disparu sans rien dire. Plus exactement, il n'est pas rentré de son travail, ce soir-là. Cela lui arrivait parfois, lorsque son patron lui demandait de partir en urgence dans une autre ville et qu'il n'avait pas le temps de repasser à la maison. On n'avait pas encore le téléphone, en ce temps-là.*

Le lendemain, elle avait reçu de lui une courte lettre qu'il avait postée la veille et elle n'avait plus jamais eu de ses nouvelles. Elle n'avait pas lancé de recherche ni demandé le divorce : *à mon âge, pour quoi faire ?*

Et puis, cette année, pendant dix mois, la chambre de son fils était redevenue vivante grâce à moi, et maintenant que je partais, un voile de pénombre et de deuil allait retomber sur cette pièce. Pourtant, elle ne m'en avait pas voulu de l'abandonner ainsi, avec à peine quelques jours de préavis, même si le loyer payé courait jusqu'à la fin du mois. Elle répétait souvent la même phrase : « À chacun son destin, monsieur le commissaire ». Le genre de formule avec laquelle elle se tenait encore bien droite dans la vie, au-delà de toute consolation, avec sa voix douce et ses gestes un peu brusques.

Les gens qui vivent presque tout le temps seuls font de ces gestes qui semblent occuper tout l'espace autour d'eux, des gestes qu'aucune autre présence humaine ne restreint dans leur élan. Et ce matin, ces gestes-là lui étaient revenus.

Avec ma valise si légère, et mon sac, finalement plus lourd que la valise à cause de deux ou trois livres que le vieux Guerman m'avait refilés et que je n'avais que vaguement feuilletés, juste assez pour essayer de lui faire croire que je les avais lus, j'ai pris le train de banlieue pour revenir à la capitale, comme pour une de ces fins de semaine où je n'étais pas de service.

J'ai retrouvé les couinements de souffrance des roues du train à leur passage sur chaque aiguillage mal ajusté, les

vibrations des wagons vétustes, les graffitis vengeurs de toutes les causes perdues, les yeux creux des travailleurs de banlieue, les rires et les éclats de voix des étudiants dragueurs, toute la vie du grand Buenos Aires qui défile au long des murs de ciment sale, des tas de ferraille en train de rouiller sous les fenêtres obscures des fabriques abandonnées.

Bien loin des arrogantes tours de Puerto Madero, qui scintillaient à quelques kilomètres à vol d'oiseau, ce paysage de désolation que traversait mon train, c'était l'Argentine réelle de l'an deux mille deux, avec tous ses bidonvilles qui poussaient un peu partout au long de la voie ferrée.

Depuis un an, ils sont arrivés, une famille après l'autre, au fil des mois. Les chômeurs devenus chiffonniers, les immigrés clandestins vendeurs de peignes ou de nu-pieds en plastique, et les retraités sans pension qui essaient timidement, sans grand succès, de vendre aux passagers du métro un peu de ce qui leur reste ; à chacun de mes allers-retours, je voyais leurs petites cabanes pousser isolément ou par petits paquets, chacune avec son lot de pleurs nocturnes, je suppose, comme autant de dents de lait perçant une gencive de bébé ; je les avais remarquées qui surgissaient, plus nombreuses de semaine en semaine. Et souvent, du vendredi soir au lundi, il en apparaissait de nouvelles, pas encore finies, éparpillées tout au long de la ligne, sur le no man's land des anciens chemins de fer de l'État.

Ces gens-là, dans la journée, on les enjambait sans y penser, sur les trottoirs de la capitale, où ils patientaient assis en tailleur contre les murs, avec leurs trois bricoles proposées sur un carré de toile, et aux carrefours, on contournait machinalement leurs carrioles. Tous les soirs, ils repartaient vers leurs cabanes de planches et de tôle ondulée. Pour ne pas se risquer à dormir dehors, dans les rues et parcs du centre-ville, ils prenaient tous le dernier train qui part de la gare de Retiro, un train programmé exprès pour eux, la nouvelle classe moyenne ferroviaire.

À part les vrais riches, ceux dont l'argent n'est pas resté coincé dans les banques argentines à la fin de l'année dernière, tout le monde pensait faire partie de la classe moyenne,

chez nous ; il paraît même que c'est à ça que les sociologues étrangers nous reconnaissent.

À la sortie de la gare de Retiro, il se vend des hot-dogs qui, dans d'autres pays, seraient classés comme des armes bactériologiques interdites par les conventions internationales, et puis on tourne à droite, on traverse l'avenida del Libertador, on monte une petite côte de rien du tout, et l'on débouche dans le quartier le plus chic de Buenos Aires, notre petit Paris, comme on l'explique fièrement aux touristes étrangers. Mais quand on fait le trajet en sens inverse, qu'on descend cette petite côte et qu'on s'engouffre dans la gare, on se rend compte que le *Libertador* n'a pas eu le temps de terminer son boulot.

Aujourd'hui, je suis arrivé à la gare de Retiro dans la matinée, bien plus tôt que d'habitude, pour m'asseoir dans une des dernières vieilles rames à sièges de bois du métro et contempler au plafond les délicates tulipes de verre dépoli, encore intactes malgré le vandalisme ambiant.

Un changement de ligne, un dernier escalier mécanique en panne, et j'ai émergé sur l'avenue principale de mon quartier, à quelques blocs de mon très moche immeuble des années soixante, mon vilain cube en béton peint, carreaux de verre cannelés et petits carrelages, que j'apprécie maintenant un peu plus à chaque retour en ville, sans savoir pourquoi. Pas vraiment de l'affection, non, plutôt une sorte de pitié vague, qui embrasse un peu tout, y compris soi-même, le genre de pitié que l'on éprouve à partir du troisième verre de bière.

Comme il ne me restait à parcourir que trois cents mètres de trottoirs défoncés pour rentrer chez moi, je me suis dit que j'avais le temps de faire d'abord un crochet par la librairie de Guerman, pour lui rendre ses bouquins ; toujours ça de moins à trimballer jusqu'à la maison.

Un de ces jours, si jamais Alejandra décidait que nous pourrions arrêter de payer deux loyers, on pourrait chercher ensemble un appartement dans un immeuble Art déco. Mais on n'en est pas là.

Tout doucement, en changeant de trottoir pour rester à l'ombre, je me suis dirigé vers la librairie Guerman qui donne sur l'avenue, à cinq blocs de chez moi.

Première surprise de la journée, j'ai trouvé la librairie Guerman encore fermée, à dix heures du matin. Pas normal. Je suis allé demander des nouvelles de Guerman à la jolie fleuriste qui vient de reprendre le kiosque d'à côté. La dernière fois que j'étais venu, il y a un bon mois et demi, elle m'avait expliqué que ses affaires ne marchaient pas trop mal, parce que les fleurs aident les gens à supporter la crise. Et les jolies fleuristes, ça aide aussi. Je lui ai acheté un œillet blanc que j'ai installé à ma boutonnière, puisqu'il faisait beau, et que le ministre de l'Économie nous a expliqué hier soir à la télévision que la crise financière allait se terminer bientôt.

La jolie fleuriste m'a dit que le vieux libraire était malade depuis une semaine et qu'il restait chez lui presque tout le temps ; il descend parfois dans l'après-midi pour s'acheter à manger, mais il n'ouvre plus sa librairie. Dans la rue perpendiculaire, à la porte d'entrée des habitants de l'immeuble, j'ai demandé au gardien qui astiquait les vitres s'il avait rencontré M. Guerman aujourd'hui. Non, il ne l'avait pas vu.

Il serait bien monté voir, mais M. Guerman n'aimait pas être dérangé, vous savez. *Et si vous le connaissez un peu, entre nous soit dit, vous savez qu'il est un vieil entêté, et pas très causant, en plus.* J'ai montré au concierge ma carte de police en lui expliquant qu'en passant devant la librairie, j'avais pensé dire un petit bonjour à M. Guerman, une rapide visite amicale et personnelle, rien à voir avec mes enquêtes (sous-entendu, pas la peine d'aller se répandre dans le quartier à propos de ce petit vieux du premier étage qui intéresse la police, même qu'un commissaire en personne est passé ce matin.) Il m'a regardé attentivement dédaigner l'ascenseur et monter l'escalier.

*Quand même, dans la police, il faut reconnaître qu'ils font des efforts pour garder la forme, au moins certains : pas plus tard que ce matin, j'ai vu, de mes propres yeux, un commissaire, avec un sac et une valise, et nettement plus vieux que moi – oui, il faut toujours que les gens exagèrent – qui prenait*

*l'escalier au lieu de l'ascenseur pour monter au premier, et pourtant, avec les boutiques en dessous qui sont hautes de plafond, le premier étage équivaut bien à un second étage ailleurs. Hé bien, figurez-vous qu'il a quand même pris l'escalier, le commissaire.*

J'ai sonné chez Guerman, pas de réponse. J'ai frappé fort à la porte, en commençant à extirper mon téléphone portable de ma poche intérieure pour appeler les urgences, au cas où... mais j'ai entendu des pas étouffés de l'autre côté de la porte. Guerman a ouvert la porte en grand, et il est resté planté devant moi, l'air un peu perdu, en robe de chambre et pantoufles. Et puis son visage s'est comme remis en marche. Je lui ai offert mon œillet. Il l'a reniflé sans cesser de me regarder et il a souri.

« Bonjour, Spagnoletto, comment vas-tu ?

— Très bien, je suis de retour à Buenos Aires, comme tu vois, et je me suis dit que j'avais encore des livres à te rendre... mais c'est plutôt à moi de te demander comment tu vas... Je me suis inquiété quand j'ai vu que la librairie était fermée. Le portier n'a pas l'air de t'aimer beaucoup, il m'a même expliqué que tu n'étais pas bavard ! Pas bavard, toi !

Son sourire malicieux de vieux gamin est réapparu.

— Oh, le portier ! Je ne lui adresse pratiquement plus la parole depuis qu'il m'a confié qu'il regrettait l'époque du président Menem. C'est pour ça.

— Et toi, alors, comment tu vas ?

— Mal, mais habitué, comme disait le gaucho-philosophe... Non, pour être franc, en ce moment, ça ne va pas très fort ; l'autre soir, je te parle d'il y a quatre ou cinq jours, je ne sais plus, je n'arrivais plus à monter l'escalier intérieur depuis la librairie, même sans un seul petit bouquin sur moi. Alors je me suis enroulé dans une couverture qui traînait en bas et j'ai dormi, recroquevillé sur une de mes tables à livres ; j'ai pensé que si je m'allongeais par terre, je n'arriverais peut-être jamais à me relever, alors qu'installé sur une table, il me suffirait de poser les pieds par terre pour me mettre debout.

— Mais tu as le téléphone à la librairie ! Tu pouvais appeler les urgences !